

néo-pythagoriciennes. En fin de compte, Nicolas organise ses sources chartraines vers une synthèse nouvelle. L'A. retrouve la trace des Chartrains jusque dans la structure même des textes, notamment le *De docta ignorantia*, ou dans l'intrication complexe des images du *De ludo globi*, récapitulation, selon Albertson, des recherches mathématiques du Cusain et de la manière dont elles symbolisent le divin et son rapport au monde et à l'âme humaine. Mais l'A. n'en masque pas pour autant les hésitations de Nicolas de Cues et montre comment le fait de ramener les mathématiques sur le plan de la simple *ratio* dialectique, dans le *De coniecturis*, risquait de compromettre, en dépit du néo-pythagorisme partout présent dans l'ouvrage, le projet de théologie mathématique. Le *De mente* par contre, loin d'annoncer comme le pensaient Th. van Velthoven et K. Flasch, une rupture bienvenue par rapport à la mystique théologico-mathématique, prend pour Albertson le Dieu mathématicien «à la lettre». K. Flasch est pris en défaut d'historien: selon Albertson, sa compréhension du *De mente*, à l'instar des interprétations de l'œuvre globale du Cusain par Cassirer ou Koyré, relève plus d'une préfiguration de l'esprit des temps à venir que de l'étude méticuleuse des sources médiévales mêmes dont le cardinal allemand ne s'est en vérité pas départi: «si l'on attend impatiemment que le grand cardinal laisse enfin, et de manière inévitable, tomber ses thèses héritées du Moyen Âge tardif, alors il est naturel de s'attendre à ce que sa percée postmoderne soit de caractère mathématique et que dès lors ses raisonnements deviennent moins théologiques» (p. 223). Selon l'A., le *De mente* n'est pas un départ pris de la doctrine chrétienne et de ses contraintes vers une hénologie purement philosophique; il se tourne seulement vers une question épistémologique concernant la production du nombre, que l'on peut apparenter aux essais de Proclus et à son concept d'imagination productive, lors même que le grand néoplatonicien s'interrogeait sur la structure fondamentale du sujet connaissant. Ce constat, et ce projet, qui s'inscrivent non loin des essais de D. Rabouin que nous rappelions plus haut, sont une pierre de moins à l'édifice de l'historiographie classique, qui n'avait valorisé l'attrait de Nicolas de Cues pour les mathématiques qu'à la lorgnette d'une *mathesis* réputée pleinement sécularisée chez Descartes et dans la modernité en général. Ils sont une pierre de plus à une autre ligne historique, qui voit un projet de mathématisation apparenté à la philosophie première poindre dès l'Antiquité et rompt avec une équivalence facile entre mathématisation du réel et sécularisation moderne.

Les voies prises dans l'ouvrage de D. Albertson, si elles peuvent être sans doute encore discutées sur quelques points de détails par les spécialistes, offrent à tout le moins une reconstruction cohérente du parcours intellectuel de Nicolas de Cues, en écho à ses sources néo-pythagoriciennes dans l'école de Chartres. L'A. adopte une méthode de reconstruction historique génétique dont il reconnaît le modèle dans les recherches de Flasch. Si le tableau dressé est fort bien établi et possède la force de persuasion qui accompagne la conviction de son auteur, sans doute souffre-t-il partiellement du défaut congénital de toute reconstruction: celui de synthétiser et de rassembler tous les éléments en vue même de la thèse à démontrer d'une manière qui puisse sembler trop unilatérale. Ce travail est cependant d'une importance capitale par deux côtés: il s'agit d'une recherche extrêmement bien construite, très riche et détaillée au sujet du déploiement de l'œuvre même du cardinal allemand. Elle restera sans doute une référence incontestable concernant les sources de Nicolas de Cues dans l'école de Chartres. D'autre part, il s'agit d'une œuvre dont l'horizon historique

et le souffle philosophique sont bien plus larges, qui montre à nouveau l'importance d'une étude des déploiements historiques de la méthodologie relative à la philosophie première.

Julien LAMBINET  
Université de Fribourg

*Chemins d'Utopie. Thomas More à Louvain, 1516-2016.* Sous la direction de Paul-Augustin DEPROOST, Charles-Henri NYNS et Christophe VIELLE. Préface de Philippe VAN PARIJS. Traductions nouvelles [d'extraits commentés d'*Utopia*] de Paul-Augustin DEPROOST (Cordouan). Un vol. de 181 p. Louvain-la-Neuve, Presses Universitaires de Louvain, 2015. ISBN 978-2-87558-396-3 (PBK); 978-2-87558-397-0 (PDF); 978-2-87558-400-7 (E-BOOK).

Il y a exactement un demi-millénaire paraissait à Louvain la première édition de *l'Utopie*. Peu d'ouvrages auront autant marqué l'histoire. On pourrait égrener l'interminable liste d'épigones de Thomas More qui, par des voies multiples, ont couché sur papier le récit d'un ailleurs. Mais il suffit, pour illustrer l'influence incommensurable de cet ouvrage, de signaler que son titre – un néologisme inventé par More – est passé dans le lexique ordinaire de la plupart des langues humaines. *L'Utopia* du voyageur Raphaël Hythlodée est devenue l'utopie de tout un chacun. Elle s'est ancrée dans le langage, par essence partagé. Le nom *propre* est désormais nom *commun*. Comment le privilège d'un aventurier des mers est-il devenu un bien commun de l'humanité?

L'ouvrage collectif *Chemins d'Utopie*, paru aux Presses Universitaires de Louvain, apporte un éclairage passionnant sur ce processus de diffusion. Il réunit les contributions d'une quarantaine d'universitaires de différentes disciplines (philosophie, histoire, philologie, architecture, sociologie, urbanisme, théologie, droit, lettres, science politique, économie, agronomie et génétique). Cette diversité des regards, loin de nuire à la cohérence globale de l'ouvrage, lui confère toute sa force. De façon certes assez originale, le livre s'organise en trente-huit sections. Chacune se déploie en deux temps: elle s'ouvre par un extrait d'*Utopia*, dans une nouvelle traduction réalisée par Paul-Augustin Deproost, et se poursuit par un commentaire. Les commentaires vont au-delà de l'entreprise exégétique puisqu'il s'agit de montrer en quoi *Utopia* parle à notre époque, comment le propos de More s'est infusé dans notre monde, quels chemins il a empruntés pour perdurer jusqu'à nous.

Cet ouvrage, fidèle en cela à l'ambition de Thomas More, ne nous parle ni de notre passé ni de notre futur, mais de notre présent: justice pénale, revenu garanti, propriété privée, communs, agroécologie, justice sociale, éducation civile, économie, impôt, rôle des intellectuels, danger totalitaire, délibération publique, rapports entre villes et campagnes, violence de la loi, quête du bonheur, contrôle des corps, traités internationaux, dialogue interreligieux, urbanisme... Les thèmes abordés sont nombreux et d'une actualité évidente. More n'était pas un prophète, mais les questions soulevées par son récit visaient si juste qu'elles demeurent – moyennant d'inévitables déplacements – valides aujourd'hui.

*Chemins d'Utopie* entend ainsi penser avec Thomas More plutôt que sur Thomas More et, en cette heureuse compagnie, aborder les défis contemporains plutôt

que de ressasser le passé ou de spéculer sur l'avenir. Cette ambition – affronter le présent avec l'aide de l'utopie – guide chacune des contributions. Une longue introduction de Paul-Augustin Deproost détaille ce projet et invite le lecteur à «entrer en Utopie». Pour faciliter cette entrée, P.-A. Deproost revient sur la structure de l'ouvrage et, en particulier, sur l'importance du Livre I (la rencontre entre Thomas More et Raphaël Hythlodée) pour la compréhension du Livre II (le récit du voyage d'Hythlodée et la description de l'île d'Utopie). Outre cette clef de lecture, un précieux rappel du contexte politique et intellectuel de l'époque permet au lecteur de cerner les enjeux du livre de More.

Après l'introduction, les contributions s'enchaînent selon un ordre identique à celui d'*Utopia*. Ce choix permet de respecter la logique du récit initial, mais il se fait parfois au détriment de la logique thématique puisque des problèmes similaires (sur l'économie, l'architecture, le droit) surgissent de manière disparate. Soulignons également qu'au-delà de la diversité thématique, l'ouvrage se caractérise par une grande diversité stylistique. Émerge ainsi une mosaïque où cohabitent des registres d'écriture fort différents : commentaires philologiques, didascalies historiques, essais philosophiques, scolies, propositions politiques, divagations poétiques, considérations économiques, réflexions sociologiques, etc. Derrière cette diversité stylistique, l'ouvrage reste toujours écrit dans une langue accessible, rigoureuse et percutante. Enfin, si cet ouvrage entend remettre l'utopie à l'honneur, le sort réservé à son paternel diffère selon les contributions puisque, pour certains, Thomas More est un génial précurseur tandis que, pour d'autres, son récit porte en germe une série de dangers autoritaires. Au final, l'ouvrage est globalement équilibré : tout en échappant à la traditionnelle réduction «utopie = goulag», il ne verse pas non plus dans l'apologie sans limite de Thomas More. L'utopie n'est ni démon ni modèle, mais, plus modestement, un horizon parmi d'autres pour l'amélioration du monde.

Il est impossible de rendre justice à tous les auteurs et de résumer ici chacune de leurs contributions. Contentons-nous donc de reprendre les interrogations les plus fréquentes et les plus décisives de l'ouvrage. À partir du livre I : L'utopie est-elle le lieu du bonheur et/ou un espace sans existence, le lieu de nulle part ? Comment s'articulent la vie de l'esprit et la vie du corps ? La peine de mort est-elle réellement justifiable ? Garantir un revenu aux plus pauvres a-t-il une utilité sociale ? La propriété privée ne repose-t-elle pas sur un brutal processus d'accaparement des terres ? Y a-t-il encore du sens à en appeler à une réduction graduelle de la population humaine ? La justice traite-t-elle mieux les riches que les pauvres ? Comment instaurer une pédagogie véritablement égalitaire et émancipatrice ? Les économistes devraient-ils, à l'instar des médecins, prêter un «serment d'Hippocrate» ? La redistribution par l'impôt est-elle toujours une procédure légitime ? Comment les intellectuels peuvent-ils contribuer au progrès de la démocratie ? L'abolition de la propriété privée reste-t-elle à l'ordre du jour ? Quel mode de gestion des ressources pourrait s'y substituer ?

Le livre II, dans lequel Hythlodée décrit patiemment les institutions sociales, économiques, politiques et religieuses de l'île d'Utopia, donne aux commentateurs l'occasion de soulever une nouvelle série d'interrogations : Comment l'architecture façonne-t-elle le quotidien de celles et ceux qui l'habitent ? Les conditions de travail des exploitations maraîchères sont-elles humainement acceptables ? Les utopies

sociales ont-elles vocation à être mises en pratique, comme dans le village espagnol de Marinaleda ? Les communs, fondés sur le droit d'usage, fournissent-ils un mode d'organisation économique alternatif au capitalisme, fondé sur le droit de propriété ? Une utopie sans délibération, débat et discussion n'est-elle pas, au fond, le pire des cauchemars ? La critique a-t-elle encore une place dans une société «parfaite» ? D'ailleurs, le nazisme n'était-il pas aussi une utopie ? Comment conjurer le fantasme du conformisme ? La violence est-elle ce qui menace la loi ou, au contraire, son fondement inavoué ? Le vrai bonheur consiste-t-il à accumuler des biens ou à développer ses liens ? À avoir une vie *de* riche ou à avoir une vie riche ? L'État-providence est-il la réalisation d'une utopie de solidarité sociale ? Peut-on dissocier l'esprit et le corps ? La relation amoureuse se vit-elle toujours à deux ? Peut-on insuffler de l'utopie dans le domaine juridique, dans les relations interétatiques et dans le face-à-face religieux ? Enfin, avons-nous des raisons de craindre l'utopie ?

L'absence de conclusion ne permet pas de ressaisir ces multiples interrogations dans un geste commun. Mais peut-être est-ce mieux ainsi. Ce silence final – intentionnel ? – laisse ouvert le propos. L'expression polyphonique des nombreuses contributions n'est pas enfermée dans un mégaphone monocorde. Plutôt qu'une utopie unifiée, unitaire et, finalement, autoritaire, c'est donc une pluralité d'utopies et de chemins menant à l'utopie que cet ouvrage collectif donne à voir. Cette mosaïque de textes est également une mosaïque d'images, puisque celles-ci viennent rythmer la lecture : soixante-douze estampes, photographies, tableaux, portraits, gravures et dessins illustrent, de façon toujours judicieuse, le propos des contributeurs. Cet ouvrage, fort rafraîchissant, est une invitation au voyage.

Manuel CERVERA-MARZAL

École des Hautes Études en Sciences sociales (CESPRA)

*Interpreting Proclus. From Antiquity to the Renaissance.* Edited by Stephen GERSH. Un vol. de x-409 p. Cambridge, Cambridge University Press, 2014. Prix : 70 £. ISBN 978-0-521-19849-3.

Lorsque nous pensons «néoplatonisme» le nom qui vient spontanément à l'esprit est le plus souvent Plotin. Mais Proclus aurait aussi pas mal d'arguments à faire valoir pour prétendre au statut de «néoplatonicien par excellence», ne serait-ce que par l'influence considérable qui fut la sienne au Moyen Âge et à la Renaissance, que ce soit directement ou par le truchement du pseudo-Denys qui puise dans la philosophie proclienne bien des éléments d'inspiration. D'où l'idée ambitieuse du présent volume : essayer de faire le point sur les différents aspects de la réception de Proclus au Moyen Âge et à la Renaissance, que ce soit en Occident, à Byzance ou dans le monde arabe. Dans le monde latin, Proclus, peu connu, suscita toujours beaucoup d'intérêt et de curiosité chez les auteurs qui l'abordaient et ces auteurs étant la plupart du temps des penseurs de première force, le Diadoque exerça une influence profonde sur la pensée occidentale. À Byzance, Proclus était associé à l'hellénisme et au paganisme : il eut ses admirateurs (songeons en particulier à Michel Psellos et ses disciples), mais aussi et surtout des détracteurs. Cette opposition dans les milieux orthodoxes traditionnels explique d'ailleurs la perte de textes procliens importants à

fondée en 1894 par D. Mercier, sous le titre de *Revue Néo-Scolastique*, est publiée par l'Institut supérieur de Philosophie de l'Université catholique de Louvain.

La revue s'intéresse au mouvement philosophique international dans toute son ampleur.

Organe de *recherche* et de *discussion* par ses articles; organe de *documentation* et de *critique* par ses bulletins, ses comptes rendus et ses notices bibliographiques; organe d'*information* par ses chroniques diverses, la *Revue Philosophique de Louvain* veut être un instrument de travail aussi sûr et aussi complet que possible dans le domaine de la philosophie.

La publication d'un article n'engage pas la responsabilité de la *Revue*. Les droits de traduction et de reproduction sont réservés.

RÉDACTION

Institut supérieur de Philosophie — Collège Cardinal Mercier

Place du Cardinal Mercier, 14 – boîte L3.06.01

B-1348 Louvain-la-Neuve

Câble: revue-philosophique-louvain@uclouvain.be

Site: <http://www.uclouvain.be/34348.html>

Instructions aux auteurs: <http://www.uclouvain.be/34401.html>

COMITÉ DE RÉDACTION

Directeur scientifique: OLIVIER DEPRÉ Secrétaire: BENOÎT THIRION Directeur: JEAN-MICHEL COUNET

COMITÉ SCIENTIFIQUE

ANDRÉ BERTEN, JEAN-MICHEL COUNET, OLIVIER DEPRÉ, MICHEL DUPUIS, JACQUES ÉTIENNE, BERNARD FELTZ, GHISLAINE FLORIVAL, NATHALIE FROGNEUX, GILBERT GÉRARD, MICHEL GHINS, DANIELLE LORIES, THIERRY LUCAS, MARC MAESSCHALCK, BERNARD STEVENS, JACQUES TAMINIAUX, CLAUDE TROISFONTAINES, PHILIPPE VAN PARIJS

PIERRE AUBENQUE (UNIVERSITÉ DE PARIS-SORBONNE/PARIS IV), CHRISTIAN BERNER (UNIVERSITÉ DE PARIS OUEST NANTERRE LA DÉFENSE), RUDOLF BERNET (KATHOLIEKE UNIVERSITEIT LEUVEN), RADU BOGDAN (TULANE UNIVERSITY/NEW ORLEANS), FABIO CIARAMELLI (UNIVERSITÀ DI NAPOLI FEDERICO II), LAMBROS COULOUBARITSIS (UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES), FRANÇOISE DASTUR (UNIVERSITÉ DE NICE SOPHIA-ANTIPOLIS), HERMAN DE DIJN (KATHOLIEKE UNIVERSITEIT LEUVEN), FRANÇOIS DUCHESNEAU (UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL), DANIEL GIOVANNANGELI (UNIVERSITÉ DE LIÈGE), JEAN-YVES LACOSTE (COLLEGE OF BLANDINGS), DOMINIQUE LAMBERT (FACULTÉS UNIVERSITAIRES NOTRE-DAME DE LA PAIX/NAMUR), BRUNO LECLERCQ (UNIVERSITÉ DE LIÈGE), DIEGO MARCONI (UNIVERSITÀ DEL PIEMONTE ORIENTALE), JEAN-LUC MARION (UNIVERSITÉ DE PARIS-SORBONNE/PARIS IV), BENOÎT TIMMERMANS (UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES), LAURENT VAN EYNDE (FACULTÉS UNIVERSITAIRES SAINT-LOUIS/BRUXELLES)

Revue Philosophique de Louvain

TOME 114

Numéro 2

MAI 2016

SOMMAIRE

ARTICLES

<b>François-Xavier de Peretti.</b> Des idées aux choses chez Descartes. Sommes-nous capables d'idées adéquates? ... ..	193-220
<b>Stéphane Vinolo.</b> Spinoza et l'argent. La politique comme économie des passions ... ..	221-244
<b>Guillaume St-Laurent.</b> Le dilemme de la raison critique et le problème de la «facticité»... ..	245-272
<b>Rudolf Boutet.</b> Comprendre une même chose différemment. Gadamer et le paradoxe de l'expérience herméneutique ... ..	273-297

COMPTES RENDUS

Philosophie du Moyen Âge ... ..	299-330
---------------------------------	---------

CHRONIQUES

Chronique de l'Institut supérieur de philosophie

Prix Cardinal Mercier 2015 ... ..	331
<b>Philippe Grosos.</b> L'ironie comme philosophie première ... ..	331-346
<b>Clément Bertot.</b> Peut-on connaître et rester libre face à l'ouverture du temps? ... ..	346-349
Réponse de Philippe Grosos à Clément Bertot ... ..	349-350
<b>Jean-Sébastien Hardy.</b> Du système en phénoménologie. Notes pour une analyse de la comédie de situation ... ..	350-355
Réponse de Philippe Grosos à Jean-Sébastien Hardy ... ..	356-357
<b>Anthony Feneuil.</b> Peut-on prendre Philippe Grosos au sérieux? ... ..	357-359
Réponse de Philippe Grosos à Anthony Feneuil... ..	359-360
<b>Simon Brunfaut.</b> Chanter vrai/chanter faux. Réflexion à partir de <i>L'existence musicale</i> de Philippe Grosos ... ..	360-363
Réponse de Philippe Grosos à Simon Brunfaut ... ..	363-364
<b>Emre Şan.</b> La transformation de l'idée de phénomène. De la donation à la promesse ... ..	364-376
<b>Claude Vishnu Spaak.</b> La phénoménalisation de la transcendance (Husserl, Merleau-Ponty, Patočka) ... ..	377-388
<b>Marion Bernard.</b> De la transcendance à la promesse ... ..	388-396
Ouvrages envoyés à la rédaction ... ..	397-400
Ouvrages analysés dans le présent numéro ... ..	401